

second... si jamais il me tombe sous la main, tant pis pour lui, tant pis, tant pis...

Le commandant, tout en écoutant Jordanet, feuilletait le registre.

— Lisez donc, si il vous plaît, la liste des passagers pris à Sydney, dit-il tout à coup, et voyez si un de ces noms n'attirera pas votre attention.

Surpris, Jordanet s'avança et lut. Il y eut quelques secondes de silence. Puis il tressaillit et il regarda le commandant, très pâle.

— Monsieur, fit-il, monsieur...

— Vous avez lu ?

— Oui... le nom... le nom de Mascarot... là... Ah ! mon Dieu !

— Peut-être n'est-ce pas l'homme dont vous avez à vous plaindre ?

— Oh ! si, monsieur, si... autrement le hasard serait trop cruel... C'est lui, n'en doutez pas.

— Dans tous les cas, vous êtes prévenu, c'est tout ce que j'ai voulu faire, tout ce que je pouvais faire.

— Merci, monsieur, merci. Encore un mot, pourtant. Cet homme est-il encore à bord de la "Britannia" ?

— Non, il a débarqué avec les passagers.

— S'il m'a vu, je suis perdu, il s'acharne contre moi. J'ignore les causes de sa haine, mais puisqu'il a voulu à Bourail me tendre un piège où j'ai bien failli succomber, il recommencera en Europe... Qui sait si déjà la police n'est pas prévenue de mon évasion et de mon retour ?

— Il me paraît difficile que ce Mascarot ait connu votre présence à mon bord... à moins qu'il ne vous ait rencontré à Sydney et suivi. S'il vous a vu, vous le saurez bientôt. Tant que vous serez en Angleterre, la police française ne peut vous inquiéter. Ce n'est donc qu'à votre arrivée en France que commenceront les dangers pour vous, mais si Mascarot a vraiment intérêt à vous nuire, il ne vous perdra pas de vue, vous le retrouverez sur vos pas dans quelques heures, lorsque vous aurez quitté la "Britannia". Il ne vous sera pas difficile de le dépister. Dès maintenant, vous êtes libre, Jordanet... je considère votre engagement comme terminé. Adieu et bonne chance !

— Adieu, monsieur, adieu !

Jordanet redescendit, s'habilla, fit ses préparatifs. Ce fut bientôt fini de réunir ses quelques hardes. Puis il remonta sur le pont désert en attendant que la mer haute permit à la "Britannia" d'entrer dans le port.

La haine et l'effroi se disputaient son cœur. La haine pour cet homme dont il ne comprenait pas l'acharnement. L'effroi de retomber entre les mains de la police et d'être renvoyé au bagne.

Il regardait devant lui, à quelques kilomètres, la ville de Southampton, la rade ouverte où tout à l'heure passerait la "Britannia", et la jetée où, sans doute, caché dans un flot de promeneurs et de curieux, Mascarot guettait l'arrivée du bateau.

Que faire pour lui échapper encore ? L'aborder franchement ? Avoir avec lui une explication suprême ? Rappeler à ce misérable les paroles échangées entre Jacquemin et lui sur l'îlot du chenal en avant des récifs de Bourail, alors que Jacquemin, le fusil armé, attendait l'apparition de l'évadé pour en finir avec lui. Qu'en résulterait-il, et n'était-ce pas inutilement se démasquer ? Ne valait-il pas mieux paraître ne point se douter qu'il avait été découvert, et déjouer ainsi de nouvelles et terribles embûches ?

Il resta ainsi à rêver jusqu'au soir. Il était si absorbé, si triste, qu'il ne s'aperçut même pas que la "Britannia", lentement venait de virer et s'avancait vers le port.

Quand il comprit qu'on marchait, qu'on s'approchait, il eut un frisson. La chasse allait recommencer... et la bête chassée par les limiers de la préfecture, c'était lui.

Enfin, on débarqua ; descendu à terre, Jordanet ne vit nulle part Mascarot. Alors, il se rassura.

Mascarot ne l'avait pas vu quitter la "Britannia". Ou bien s'il l'avait vu, il avait perdu sa trace. Ou bien, peut-être encore Jordanet s'était trompé, et Mascarot n'avait pas soupçonné à bord du bateau la présence de l'évadé. Il renaissait à l'espérance. Et, essuyant son front ruisselant de sueur, il murmura :

— Tout de même, si je pouvais être un peu tranquille pendant quelque temps, je ne l'aurais pas volé !

Après avoir erré longtemps par la ville, avec toute sorte de précautions de sauvage pour ne point se laisser surprendre, il revint coucher dans un hôtel modeste, fréquenté par des matelots marchands, le long du port. Plus calme, désormais, et se croyant à l'abri, il dormit tout d'une traite, jusqu'au lendemain à midi.

Le lendemain, quand il se réveilla, quand il ouvrit sa fenêtre, sous le coup du soleil éclatant qui tout à coup inonda sa chambre, devant le va-et-vient de cette fourmilière de porteurs, de voitures, de balots, de marins ; devant l'animation de ces bateaux entrant ou sortant, il sentit son cœur se dilater.

— Libre ! Pourtant ! Je suis libre !

Mais, soudain, son regard s'arrêta sur un homme paisiblement assis sur un tas de planches de sapin nouvellement arrivées de Norvège. L'homme paraît s'amuser, comme Jordanet, de l'animation

qui règne dans le port. Il ne lève pas la tête. Il ne regarde pas l'évadé, ne s'occupe point de lui.

Cet homme, Jordanet le reconnaît : c'est Mascarot. Et c'est pour le surveiller que Mascarot se trouve là : Jordanet n'en doute pas. Il se recule, referme sa fenêtre et tombe anéanti sur sa chaise :

— Lui ! toujours lui ! Lui partout !

Dans un accès de rage, il se précipite dans l'escalier. Il aborderait le misérable, il lui sauterait au cou, il lui demanderait :

— Que t'ai-je fait ? Pourquoi t'acharnes-tu contre moi ?

Et il l'obligerait bien à parler.

Mais lorsqu'il fut sur le port, Mascarot n'était plus assis sur les planches de sapin. Il avait disparu.

L'évadé ne rentra point dans sa chambre. Le danger existait toujours autour de lui, puisque, vraisemblablement, Mascarot avait découvert sa retraite. Il fallait parer à ce danger.

D'où pouvait-il venir ? On ne ferait rien contre lui tant qu'il resterait sur la terre anglaise. Mais il avait hâte de revoir les siens.

C'était donc à dépister son retour en France qu'il devait s'appliquer. Il avait deux jours à attendre avant de s'embarquer pour le Havre. Il les passa à se promener ne manifestant aucune crainte, s'offrant pour ainsi dire complaisamment à Mascarot dont il retrouvait la longue et maigre silhouette, à tous les détours des rues, acharnée à ne le point quitter. Il semblait n'en avoir plus de souci, ayant préparé son plan de fuite.

Le mardi arriva. Le bateau pour le Havre devait partir vers six heures du soir. Jordanet était sur le quai d'embarquement depuis longtemps. Il guettait l'arrivée de Mascarot.

Il ne le vit pas. Sur ses gardes, il se dit que Mascarot avait dû prendre un déguisement. Alors, aux aguets, il chercha parmi tous les passagers qui attendaient comme lui et qui se promenaient en causant ou en fumant. Il les dévisageait les uns après les autres.

Quel que soit le déguisement, le regard reste le même. Et le regard faux de Mascarot, l'évadé ne l'oublierait jamais.

Il remarqua bientôt un vieillard courbé, essé en deux, vêtu d'une longue houppelande grise lui tombant jusqu'aux pieds, coiffé d'un chapeau melon et portant des lunettes bleues.

Pourquoi le remarqua-t-il plutôt qu'un autre, puisque rien en lui ne rappelait Mascarot ? Instinct du danger, sans doute.

La figure du vieillard disparaissait sous une épaisse barbe blanche et flottant sur la poitrine. Et pourtant Jordanet le suivait des yeux.

En redressant la tôte de cet homme qui semblait courbé par les années, Jordanet se disait que ce vieillard atteindrait la taille de son persécuteur.

C'était aussi la même maigreur et une certaine démarche flottante particulière à l'ancien comptable. Si les yeux n'avaient été hermétiquement abrités par les lunettes, Jordanet n'eût pas eu une seconde d'hésitation.

Il fit mine de quitter le quai et de s'éloigner dans l'intérieur de la ville par les premières rues aboutissant au port. Le vieillard ne le suivit pas et continua sa promenade lente.

Jordanet revint. Il entra au bureau, prit son billet pour le Havre, et tout à coup il se retourna. Le vieillard était derrière lui, attendant son tour, de l'argent à la main, l'air indifférent. Jordanet paya et son regard perçant alla tenter, sous les lunettes, de reconnaître les yeux de Mascarot.

Un quart d'heure encore et le bateau allait partir. Jordanet franchit la passerelle et passa sur le pont.

Quelques secondes après, le vieillard y arrivait aussi.

Le bateau était presque au complet. Le temps était splendide. Le soleil se couchait dans une mer en fusion couleur d'or et sous des nuages d'or qui avaient les reflets d'un incendie formidable éclaté dans quelque monde inconnu.

Jordanet vit tout d'un coup deux matelots se diriger vers la passerelle pour l'enlever. L'heure du départ sonnait. A cet instant précis, il se trouvait derrière l'homme à la houppelande et à la longue barbe grise. Le forçat se pencha et dit d'une voix très nette :

— M. Mascarot !

Le vieillard tressaillit et se retourna brusquement. C'était lui. Il venait de se trahir. Sans réflexion, du même mouvement, Jordanet bondit jusqu'aux deux matelots, les écarta, se jeta sur la passerelle et fut sur le quai.

Le pont qui reliait le bateau à la terre ferme fut enlevé. Mascarot restait à bord, s'en allait en France. Et lentement le bateau glissait dans le port, s'éloignant de Jordanet. Celui-ci, respirant largement, regardait Mascarot sur le pont. Le scélérat semblait cloué à la même place. Il n'avait pas fait un pas, il n'avait pas fait un geste.

Un moment, la rage de se voir deviné fut si forte qu'il eut un éblouissement ; le sang lui vint aux yeux, il chancela. L'épouvante le remit, lui rendit du sang-froid.

Jordanet s'était assis sur des fûts de pêche entassés là. Et le caractère goguenard de l'ouvrier reprenant le dessus, en dépit des